

Je souhaiterais aborder, un peu pêle-mêle, trois sujets :

1. L'importance symbolique que représente le yiddish pour de nombreux juifs dans le monde, en tant que langue fantôme ;
2. La question de la langue juive dans la population juive de nos jours ;
3. La question du rapport entre yiddish et homosexualité.

On a beaucoup parlé, dans ce colloque, de “yidish oyf yidish” à savoir comment un nombre somme toute restreint de personnes apprennent, parlent le yiddish, créent en yiddish. Mais peut-être peut-on se pencher sur un groupe beaucoup plus important de gens : ceux qui, quand vous prononcez le mot “yiddish”, vous répondent : “oh, je ne parle pas cette langue mais elle est si importante pour moi !” En effet, le yiddish, même quand il a disparu en tant que langue vivante, reste présent. C'est alors une langue fantôme, comme on parle de membre fantôme chez des personnes qui ont été amputées d'un membre.

La définition d'un membre fantôme est la suivante : “un membre amputé ou manquant, toujours relié au corps et interagissant avec d'autres parties du corps ». Ajoutons que la majorité des sensations générées par un membre fantôme sont douloureuses.

C'est bien de cela dont il s'agit : une langue devenue fantôme suite à une amputation, un traumatisme. Car le yiddish n'a pas disparu « normalement » de la vie des personnes qui en ressentent encore la présence. Bien entendu, le Génocide dont les Juifs d'Europe ont été les victimes il y a 70 ans est l'élément principal de ce traumatisme, mais on peut en citer d'autres : l'émigration, qui a amené les Juifs d'Europe orientale vers l'Europe occidentale, les Amérique, l'Australie, l'Afrique du sud ou la Palestine/Israël. Mais aussi, tout simplement, le traumatisme de ne pas parler la langue de ses ancêtres, quelle que soit la raison de cette amputation.

Il y a donc une sensation de perte, qui est génératrice de douleur, mais également la conviction que cette langue est toujours reliée à vous, et c'est là où la langue fantôme diverge du membre fantôme. Car il est possible de se réapproprier une langue, à condition que la pression sociale vous le permette, ou alors d'avoir la force de lutter contre cette pression.

Bien que nous ne disposions pas de chiffres très précis sur le sujet, avançons qu'une majorité de Juifs dans le monde, en tout cas une proportion importante, est issue de familles où on parlait le yiddish il y a deux ou trois générations, et dans une partie de ces populations, le yiddish est la langue fantôme. C'est de toute évidence dans ce « réservoir » que l'on puise l'essentiel du contingent des nouveaux étudiants de yiddish, à l'exception peut-être de l'Allemagne et de la Pologne où de nombreux non-juifs apprennent le yiddish. C'est la raison pour laquelle, si l'on compare la situation du yiddish à celle du judéo-espagnol, autre langue juive qui présente d'un point de vue sociologique avec le yiddish, la situation du yiddish à l'heure actuelle est beaucoup moins préoccupante que celle du judéo-espagnol. Avant la Seconde Guerre mondiale, le yiddish était la langue maternelle de 11 millions de Juifs, alors que le judéo-espagnol était parlé par une population qui n'excédait pas le million

d'individus. Et donc, le contingent des personnes pour lesquelles la langue fait office de langue fantôme est beaucoup plus important, dans un rapport de 1 à 10 et donc le potentiel de réappropriation sensiblement de même rapport.

Un autre sujet que je souhaiterais aborder est la question de la relation du Juif à sa, ou à ses, langues. Dans la société juive traditionnelle, que ce soit dans les pays de tradition ashkénaze ou sépharades, les Juifs ont maintenu presque toujours, jusqu'à la période moderne, un trilinguisme : une langue juive (selon le cas le yiddish, le judéo-espagnol, le judéo-arabe, etc.), le judéo-araméen — *le loshn koydesh* — pour l'étude, la prière et le rituel domestique, et la langue des voisins non juifs (allemand, polonais, russe, grec, turc, arabe, etc.).

L'émancipation des Juifs dans les pays occidentaux est venue chambouler cet équilibre : le recours à une langue vernaculaire juive est tombé en désuétude, comme si, pour les relations internes à la société juive, les Juifs pouvaient se passer d'une langue qui leur soit propre. Ce phénomène a été accentué par l'avènement de l'hébreu moderne au début du XX<sup>e</sup> siècle, encore plus depuis la création de l'État d'Israël : dans la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle — et la situation reste sensiblement la même au XXI<sup>e</sup> siècle — il semble que la grande majorité des Juifs du monde considère que la seule langue juive d'avenir soit l'hébreu. Que si les Juifs devaient majoritairement user d'une langue juive, ce devrait être l'hébreu. Mais toute la question réside dans le « si ». Car il s'agit d'un mirage plus que d'une réalité. Car si l'hébreu est devenu la langue juive la plus parlée dans le monde, c'est surtout le fait des habitants de l'État d'Israël ou des Israéliens installés à l'étranger. Même si la pratique de l'hébreu s'est développée parmi les Juifs de Diaspora, notamment par le fait de personnes ayant séjourné un temps en Israël pour s'installer ensuite dans un autre pays, la pratique de cette langue est loin de s'être généralisée en Diaspora, et on n'en constate que très peu la transmission au sein de la famille. On est donc en présence d'un paradoxe : les Juifs ont une langue nationale, l'hébreu, mais une partie importante d'entre eux ne la parle pas. On est alors en présence d'un fantôme de langue et d'un fantasme de langue : le fantôme du yiddish et le fantasme de l'hébreu. On constate depuis une quinzaine d'années, que la situation change : dans les années 1970 et 1980, les étudiants qui venaient apprendre le yiddish le faisaient souvent *en opposition* à l'hébreu, dans une opposition Diaspora/Israël ou laïcité/religion, le yiddish étant censé représenter, dans le sillage du Bund et du communisme, une tradition juive diasporiste et laïque. Depuis les années 1990, il est de moins en moins rare que les nouveaux étudiants s'engagent en même temps dans l'apprentissage du yiddish et de l'hébreu, tentant d'une seule soif de se réapproprier la langue fantôme et de refuser le fantasme d'une langue.

Enfin, le troisième point que je voulais aborder part d'une constatation : parmi les personnes qui ont appris ou apprennent le yiddish, et de manière sans doute encore plus prononcée parmi ceux qui sont parvenus à un haut niveau de connaissance de la langue et de la littérature yiddish, figure un nombre important d'homosexuels, notamment des hommes. Y aurait-il une amitié particulière entre yiddish et homosexualité ? De toute évidence, il y en a une, mais d'où celle-ci viendrait-elle ?

J'ose avancer deux hypothèses.

La première qui vient à l'esprit, mais je ne suis pas certain qu'elle me convainque totalement, est le fait que le yiddish soit désigné par le terme de « Mame-loshn », la langue mère, ou la langue de la mère. Dans une tentative de catégoriser les deux principales langues juives, on a pu décrire l'hébreu comme une langue virile, « une langue avec une armée et une flotte » pour paraphraser Max Weinreich, alors que le yiddish serait plus féminin, plus fragile (à condition de considérer que les femmes sont plus fragiles que les hommes). On constate souvent, parmi les homosexuels hommes, une forte proximité avec la mère. Donc, si l'on reporte ce schéma sur le plan linguistique : un homosexuel pourrait être davantage attiré par une « Mame-loshn » considérée comme féminine, maternelle.

Une autre hypothèse me convainc davantage. La plupart des homosexuels ont connu, un sentiment fort d'exil intérieur, déjà dans leur enfance mais surtout à l'adolescence. À l'heure ou la majorité de leurs camarades de même sexe s'éveillaient à la vie sexuelle et découvraient le désir licite pour le sexe opposé, eux se sentaient honteux, isolés dans leur attirance pour le même sexe, longtemps jugée contre-nature par la société. Ils ne pouvaient bien souvent même pas partager cet éveil de l'attirance sexuelle avec d'autres personnes dans le même cas, car bien souvent, ceux-ci la taisaient, mus par la même honte. Ce sentiment d'exil, d'appartenance à une minorité était d'autant plus fort qu'ils ne pouvaient le partager avec leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs cousins. Quand on est Juif, on partage cette identité minoritaire avec sa famille. Quand on est Noir, il en est de même. Quand on est homosexuel, on ne peut le partager avec ses parents. Voire, ceux-ci sont souvent les premiers à être dérangés par cette identité qu'ils découvrent chez leur enfant, jusqu'à parfois la rejeter.

Il se peut donc que ce sentiment d'exil intérieur ait eu besoin, à un moment, de prendre corps dans l'adhésion à une culture d'exil, ou de se projeter dans une langue considérée comme honteuse ou en tout cas manifestation marginale. On retrouve la notion de la langue fantôme : apprendre le yiddish, vraiment l'apprendre au point de la maîtriser parfaitement et même de l'enseigner, de la traduire, permettrait à la fois de marquer par rapport à ses parents qui n'ont pas transmis le yiddish, mais malgré tout tisser un lien avec ses ancêtres, lien qu'il n'est pas possible de tisser à travers l'identité homosexuelle. Si cette hypothèse est sérieuse, il est vraisemblable qu'avec l'acceptation de l'homosexualité comme identité minoritaire mais normale (comme le fait d'être gaucher par exemple), et non sa stigmatisation comme une déviance, phénomène auquel on assiste dans nos sociétés, ces affinités entre homosexuels et yiddish tendront à diminuer.